



[Chapitre Trois]

Conduites à risque

INTRODUCTION

Les conduites à risque sont abordées dans l'étude «Santé et bien-être des jeunes» par l'étude de la consommation des substances psychoactives licites et illicites telles que le tabac, l'alcool, le cannabis et l'ecstasy. Nous avons choisi d'inclure les médicaments dans le chapitre 1, mais les abus de ces produits auraient tout aussi bien pu se trouver dans cette partie. Rappelons que l'abus de drogues licites (l'alcool, le tabac,...) est beaucoup plus fréquent dans nos sociétés que celui de substances illégales.

Après l'examen de résultats relatifs à ces produits, nous abordons dans un second temps le phénomène de polyconsommation des adolescents. Le chapitre aborde un autre comportement qui reflète la prise de conscience des risques chez les jeunes et leur capacité à adopter des comportements de protection : il s'agit du (non-) port de la ceinture de sécurité en voiture.

Note méthodologique :

Les drogues illicites ont pour la première fois en 2002 fait partie du protocole international obligatoire. Certaines des questions ont donc, pour la première fois, changé de forme. Les réponses ne sont pas exactement comparables. C'est pourquoi nous avons, dans ces cas, omis de rejoindre les résultats entre 1998 et 2002 dans les graphiques.

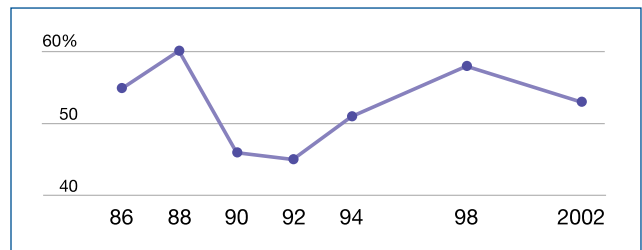
La consommation de tabac

ÉVOLUTION DE 1986 À 2002

Les méfaits du tabagisme sur la santé ne sont plus à démontrer. Le décès prématuré attribuable à la consommation de tabac constitue un grave problème de santé publique dans le monde. Le tabagisme reste une des priorités d'action en matière de santé, notamment dans la lutte contre les inégalités sociales de santé en Europe : le tabac est la cause principale de surmortalité évitable dans les groupes les plus défavorisés, par comparaison aux classes les plus aisées financièrement. En Angleterre, environ 11% des personnes de la classe la plus favorisée fument : ils sont trois fois plus nombreux dans les groupes défavorisés. En France, 52% des chômeurs fument, contre 38% des travailleurs (OMS-Europe 2002).

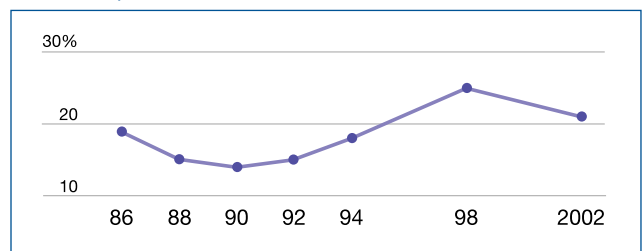
Dans l'enquête «Santé et bien-être des jeunes», le thème du tabagisme est abordé par certaines questions relatives au statut tabagique et aux comportements de consommation : «as-tu déjà fumé du tabac ?», «et maintenant fumes-tu du tabac ?» ; et aussi «en général, combien de cigarettes fumes-tu par semaine ?».

Graphique 3/1 : Proportions standardisées en % des élèves de 13, 15 et 17 ans qui ont **déjà fumé du tabac au moins une fois**, par année d'enquête.



▲ En 2002, lors de la dernière enquête, 53% des jeunes ont répondu avoir déjà fumé du tabac. Si on observe une augmentation de 13% de jeunes disant avoir déjà fumé entre 1992 et 2002, les résultats de l'enquête de 1988 ou de 1998 présentaient une prévalence plus élevée que celle de 2002.

Graphique 3/2 : Proportions standardisées en % des élèves de 13, 15 et 17 ans qui **fument du tabac au moins une fois par semaine**, par année d'enquête.

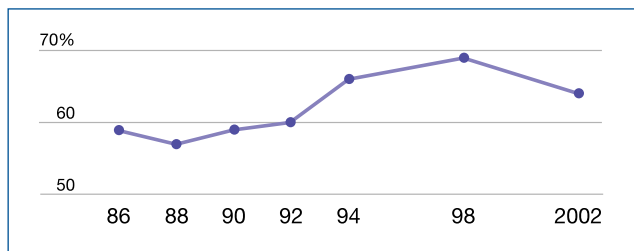


▲ La prévalence de fumeurs hebdomadaires, âges et sexes confondus, évolue de 14% en 1990 à 21% en 2002. Il s'agit des jeunes qui fument

régulièrement, c'est-à-dire au moins une fois par semaine la cigarette, le cigare ou la pipe.

On observe une courbe en U entre 1986 et 1998, suivie d'une diminution en 2002.

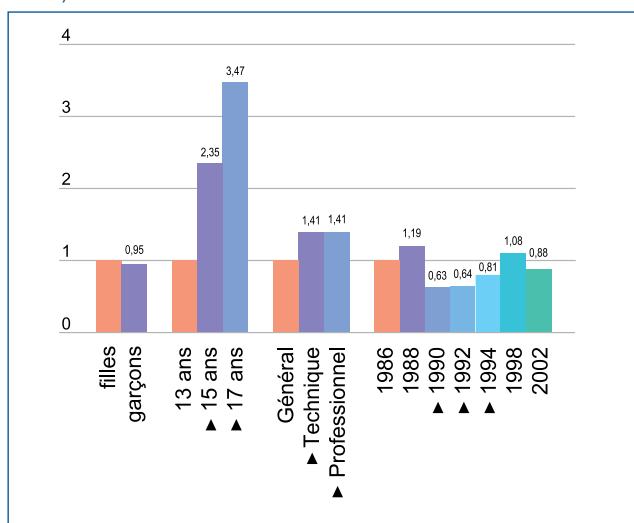
Graphique 3/3 : Proportions standardisées en % des élèves fumeurs qui fument 20 cigarettes ou plus par semaine, par année d'enquête.



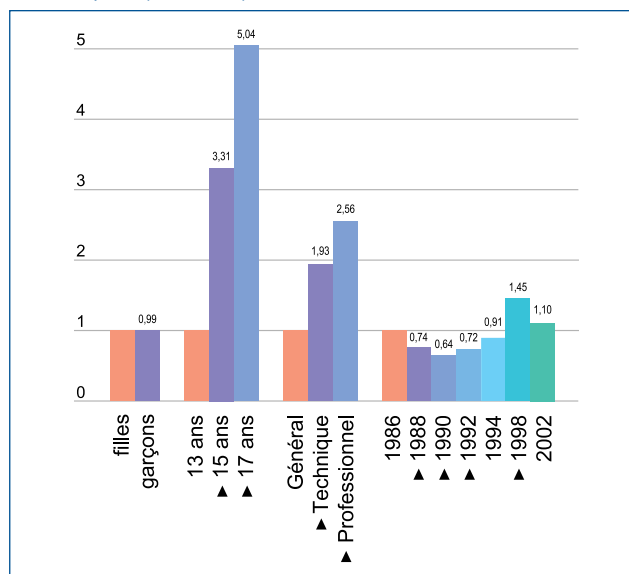
Parmi les jeunes qui fument régulièrement, ils étaient 59% en 1986 à avoir une consommation de 20 cigarettes ou plus par semaine. En 2002, 64% des fumeurs adolescents peuvent être considérés comme «grands fumeurs».

Comme pour le nombre de fumeurs hebdomadaires, on observe une diminution entre 1998 et 2002.

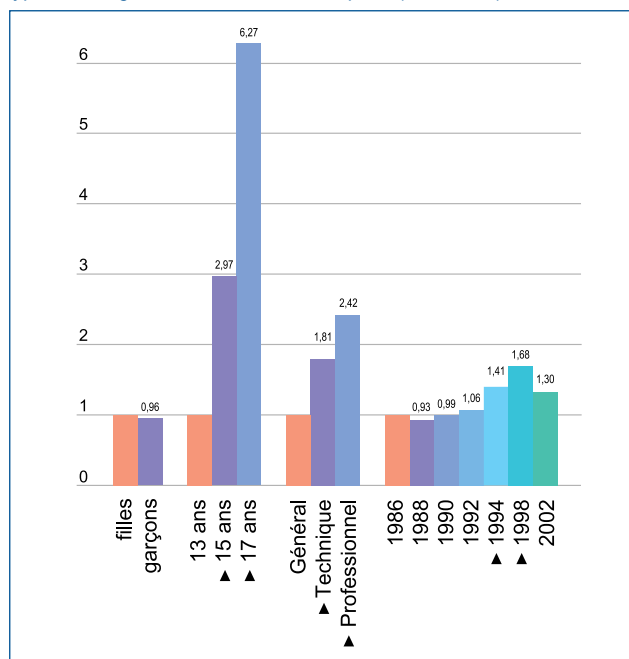
Graphique 3/4 : Association entre le fait d'avoir fumé au moins une fois et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).



Graphique 3/5 : Association entre le fait de fumer du tabac au moins une fois par semaine et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).



Graphique 3/6 : Association parmi les fumeurs entre le fait d'être fumeur de 20 cigarettes ou plus par semaine et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).



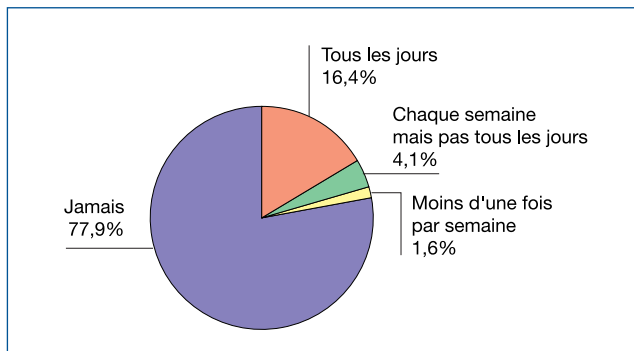
Graphiques 3/4 à 3/6. L'analyse multivariée étudie les caractéristiques des jeunes pour ces trois comportements tabagiques :

- le risque d'essayer de fumer, d'être fumeur et même grand fumeur est équivalent pour les garçons et les filles.
- le nombre de fumeurs augmente de façon importante de 13 à 17 ans.
- la différence entre types d'enseignement est assez marquée pour les comportements liés au tabac. C'est dans l'enseignement général que le fait d'avoir déjà fumé du tabac, d'être un fumeur régulier ou un grand fumeur est le plus faible par rapport aux élèves de l'enseignement technique et à ceux de l'enseignement professionnel.
- on observe qu'il n'y a pas de différence statistiquement significative entre 1986 et 2002 en ce qui concerne les trois types de comportements même si des variations sont parfois observées d'une enquête à l'autre.

La consommation de tabac

PHOTOGRAPHIE ACTUELLE (2002)

Graphique 3/7 : Répartition en % des élèves de 13, 15 et 17 ans en fonction de leur statut tabagique en 2002.



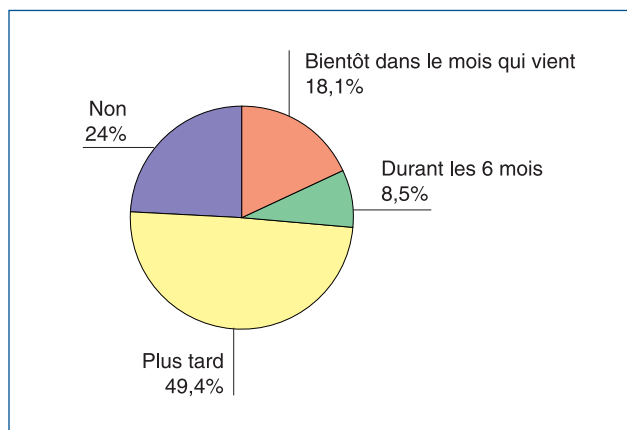
▲ Par rapport à la question «fumes-tu actuellement du tabac ?», quatre catégories définissent le statut tabagique : les fumeurs journaliers ; les fumeurs réguliers qui ne fument pas tous les jours, mais au moins une fois par semaine ; les fumeurs qui consomment moins d'une fois par semaine et les jeunes qui ne fument pas de tabac.

20,5% des jeunes âgés de 13, 15 et 17 ans fument la cigarette, le cigare ou la pipe régulièrement ; 16,4% sont des fumeurs journaliers et 4,1% des fumeurs hebdomadaires.

Une majorité d'élèves (77,9%) ne fument jamais.

En 2002, la proportion de filles et de garçons qui fument régulièrement ou de manière occasionnelle est pratiquement identique (résultats non représentés).

Graphique 3/8 : Répartition en % des élèves fumeurs de quatrième secondaire en fonction de leur désir d'arrêter de fumer en 2002.



▲ Parmi les fumeurs de 4ème secondaire, 24% n'envisagent pas d'arrêter de fumer. Par contre, 18% voudraient cesser dans les semaines qui suivent et 8,5% dans les 6 mois qui suivent.

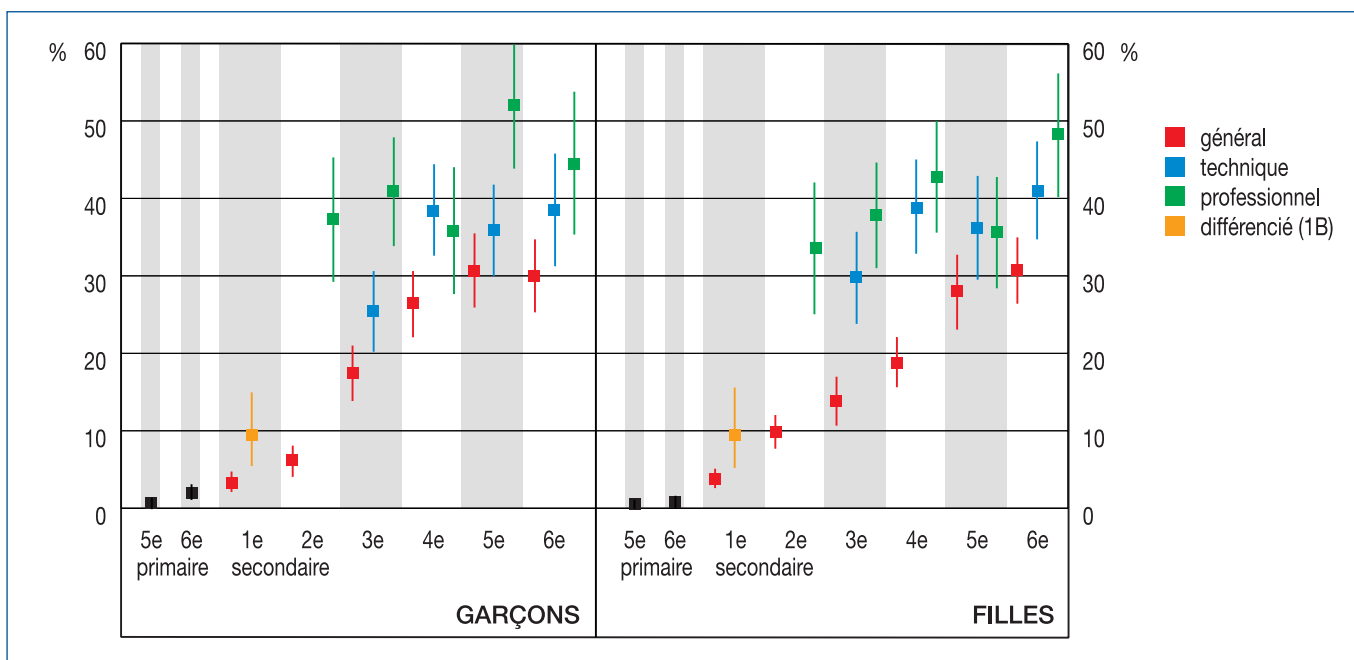
Graphique 3/9 : Pourcentage des élèves fumeurs hebdomadaires par sexe, classe et type d'enseignement en 2002.

▼ Les résultats de consommation hebdomadaire de tabac chez les jeunes en fonction du sexe, du type d'enseignement et des classes montrent une augmentation avec le niveau de classe, de la cinquième primaire à la sixième secondaire de tous les types d'enseignement. Ceci est assez logique quand on se rappelle que le tabagisme est associé à l'âge.

Il n'y a pas de différence claire entre les garçons et les filles, et cela pour les trois types d'enseignement. Peut-être peut-on dire que les filles de l'enseignement général présentent un «retard» par rapport aux garçons au milieu du secondaire mais elles sont devenues aussi nombreuses à fumer que ceux-ci une fois en sixième secondaire.

Par contre, la consommation est beaucoup plus fréquente dans l'enseignement technique et professionnel.

Il faut noter l'importance du passage de la sixième primaire au secondaire.



L'enquête nationale de santé par interview 2001 montre que 40% des jeunes wallons de 15 à 24 ans fument chaque jour (contre 33% pour la moyenne nationale dans ce groupe d'âge). Parmi ces fumeurs wallons réguliers, 20% (soit 8% de la totalité des jeunes de cet âge) fument plus de 20 cigarettes par jour (ISSP, 2002). Par ailleurs, on sait également que la plupart des fumeurs réguliers à l'âge adulte ont commencé à fumer chaque jour avant l'âge de 20 ans.

La consommation de tabac

RÉSUMÉ

En ce début de siècle, la réduction du tabagisme chez les jeunes demeure toujours un défi de taille pour la santé publique. Actuellement, les jeunes filles constituent tout autant que les garçons une cible d'intervention prioritaire.

Parmi les fumeurs, on observe une augmentation des «grands» fumeurs (plus de 20 cigarettes par semaine).

Les jeunes des types d'enseignement professionnel et technique sont également une priorité dans un programme ayant des objectifs en matière de réduction des inégalités.

Il faut porter une attention particulière au passage entre le primaire et le secondaire et continuer les programmes de prévention primaire (diminution de la demande) dans le secondaire inférieur.

Enfin, il ne faut pas négliger le désir d'arrêter de fumer. En 4ème secondaire par exemple, 76% des fumeurs désirent cesser de fumer.

La consommation d'alcool

ÉVOLUTION DE 1986 À 2002

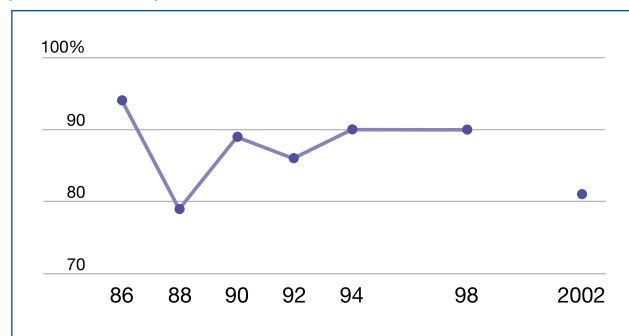
L'abus d'alcool est, tout comme le tabac, un des problèmes prioritaires de santé publique. La mortalité attribuable à la prise d'alcool contribue considérablement à la mortalité totale en Belgique et dans la plupart des pays européens : chaque année, plus de 55.000 jeunes européens meurent des suites d'une surconsommation d'alcool (OMS-Europe, 2002). L'abus d'alcool explique une partie des différences de mortalité entre les sexes, par exemple, en Russie où on observe une longévité des femmes nettement plus importante que celle des hommes.

Dans la population des jeunes de 18 à 25 ans, l'alcool représente 40 à 60 % des causes immédiates de tous les accidents et c'est un élément du taux élevé de mortalité évitable des jeunes. De plus, la consommation excessive d'alcool augmente la probabilité de développer des problèmes particuliers de santé (vasculaires, hépatiques et métaboliques), ainsi que des problèmes d'ordre social ou comportemental comme la violence familiale.

Une enquête récente au sein de la population adulte de la commune de Mouscron, confirmant nos enquêtes antérieures (Piette, 1988), a montré que les consommations d'alcool, qu'elles se fassent en semaine ou le week-end, ont lieu principalement au domicile, s'ancrant dans les habitudes familiales ainsi que lors de fêtes en familles ou entre amis (Coppieters et al., 2001).

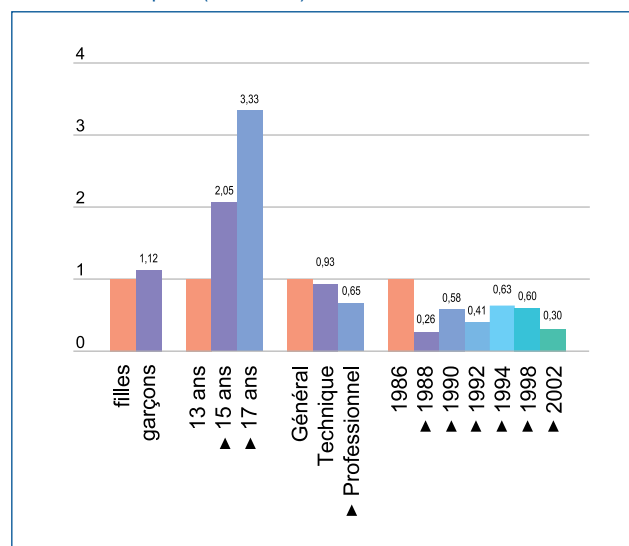
L'étude «Santé et bien-être des jeunes» vise à documenter les comportements des adolescents en matière de consommation d'alcool en questionnant : l'essai de la consommation d'alcool, la fréquence de cette consommation, l'excès de consommation et enfin le type d'alcool consommé.

Graphique 3/10 : Proportions standardisées en % des élèves de 13, 15 et 17 ans qui ont déjà bu une boisson alcoolisée au moins une fois, par année d'enquête.



▲ Au cours des années, la proportion de jeunes qui déclarent avoir déjà goûté une boisson alcoolisée varie de 94% en 1986 à 81% en 2002. Cette diminution peut être (partiellement) due au changement de la question dans le protocole international de 2002 : il est dorénavant spécifié que «goûté» signifie «avoir consommé au moins un verre d'alcool», précision manquante auparavant.

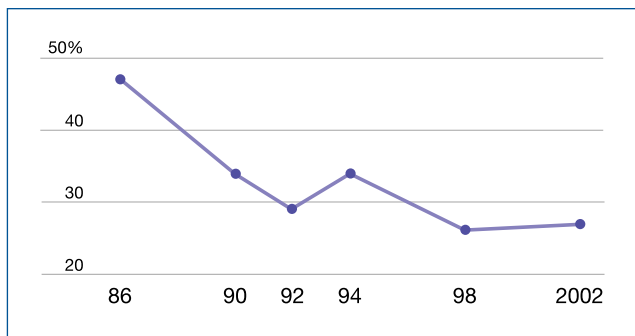
Graphique 3/11 : Association entre le fait d'avoir bu une boisson alcoolisée au moins une fois et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).



▲ L'essai de consommation d'alcool s'observe plus fréquemment chez les élèves plus âgés et parmi ceux de l'enseignement général.

On observe une diminution de l'essai par rapport à 1986, et cela pour toutes les enquêtes suivantes.

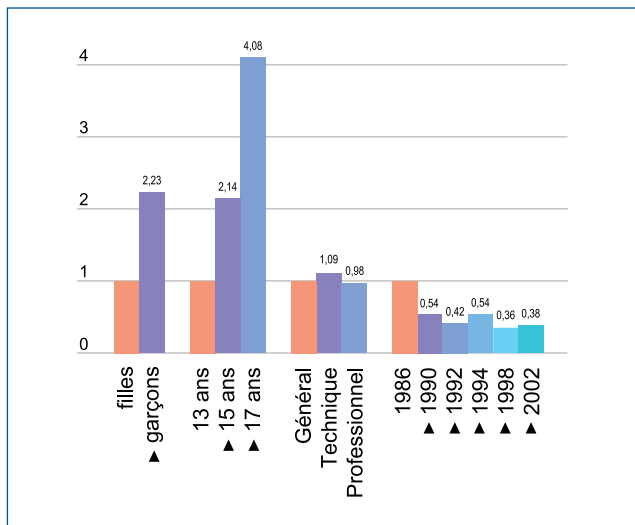
Graphique 3/12 : Proportions standardisées en % des élèves de 13, 15 et 17 ans qui **boivent une boisson alcoolisée au moins une fois par semaine**, par année d'enquête.



L'étude de la fréquence des consommations confirme que pour certains jeunes, le fait de boire de l'alcool n'est pas occasionnel : en 2002, environ un jeune sur quatre parmi ceux qui ont déjà bu de l'alcool, âge et sexe confondus, déclare consommer de l'alcool une fois ou plus par semaine.

L'évolution dans le temps montre que le nombre de consommateurs réguliers est, par rapport aux enquêtes antérieures, le plus bas ces dernières années (1998 et 2002). De 1986 à 2002, le pourcentage de buveurs hebdomadaires a diminué de 48 à 28%.

Graphique 3/13 : Association parmi les jeunes qui ont déjà bu de l'alcool entre le fait de **boire une boisson alcoolisée au moins une fois par semaine** et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).

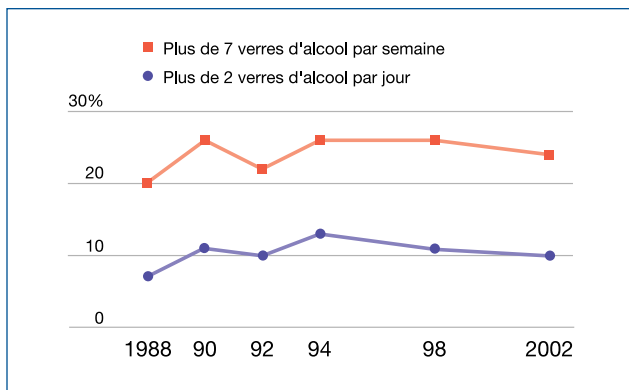


Les garçons sont environ deux fois plus nombreux que les filles à consommer de l'alcool chaque semaine.

Cette consommation régulière d'alcool varie peu en fonction du type d'enseignement mais elle augmente avec l'âge.

Par rapport à 1986, ainsi que mentionné plus haut, on observe une diminution significative du pourcentage de buveurs hebdomadaires.

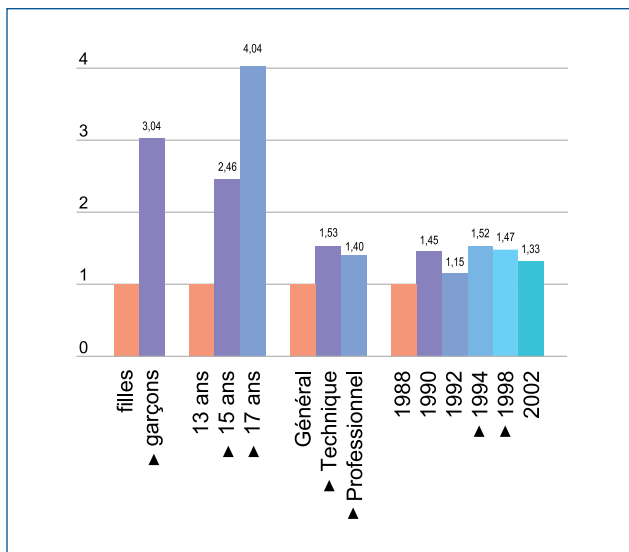
Graphique 3/14 : Proportions standardisées en % parmi les buveurs hebdomadaires des élèves qui **boivent plus de 7 verres d'alcool par semaine ou plus de 2 verres par jour**, par année d'enquête.



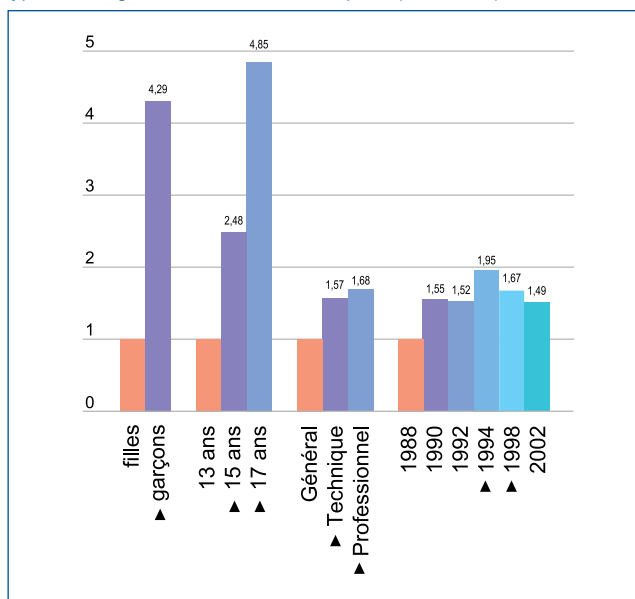
On a défini deux groupes de «grands consommateurs d'alcool» parmi les adolescents qui disent boire chaque semaine : les jeunes qui boivent au moins 7 verres d'alcool par semaine et ceux qui en boivent au moins 2 par jour.

On observe que le nombre de grands buveurs (au moins 7 verres par semaine ou 2 verres par jour) est relativement stable depuis 1988.

Graphique 3/15 : Association parmi les buveurs hebdomadaires entre le fait de **boire plus de 7 verres d'alcool par semaine** et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).



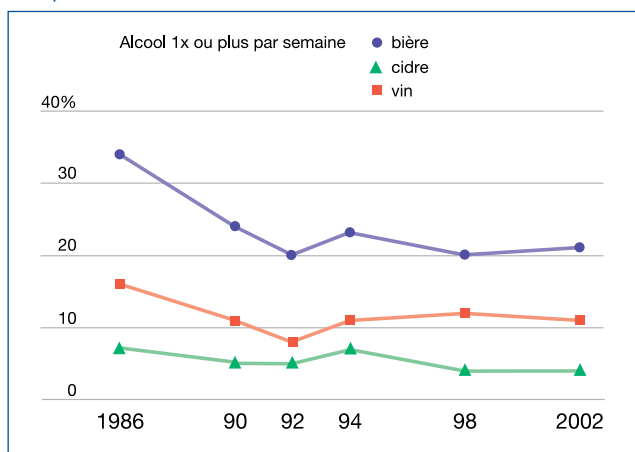
Graphique 3/16 : Association parmi les buveurs hebdomadaires entre le fait de **boire plus de 2 verres d'alcool par jour** et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).



Parmi ces 2 groupes de grands consommateurs, on observe surtout les garçons, les élèves plus âgés et les élèves de l'enseignement technique et professionnel.

Pour la consommation de plus de 7 verres d'alcool par semaine, par rapport aux filles, les garçons ont un «risque» trois fois plus important d'adopter cette habitude. On observe un «risque» quatre fois plus important pour les adolescents de 17 ans par rapport aux plus jeunes de 13 ans.

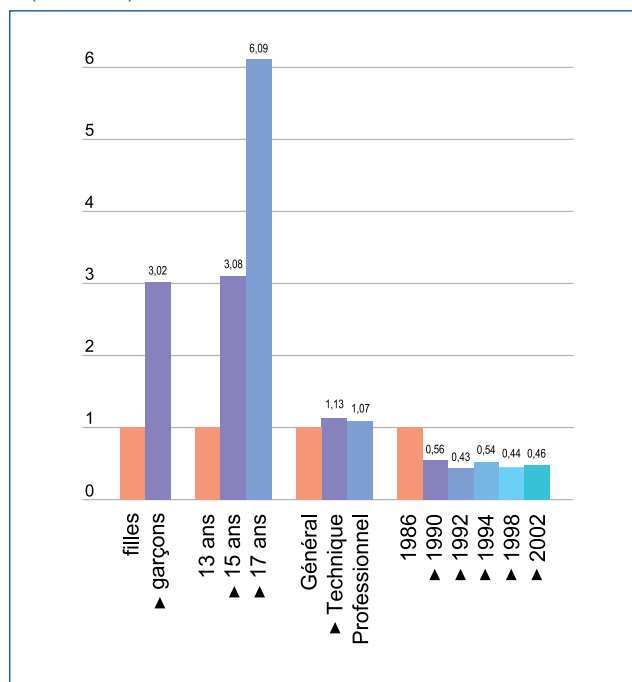
Graphique 3/17 : Proportions standardisées en % des jeunes **buvant une fois ou plus par semaine de la bière, du vin ou du cidre**, parmi les élèves de 13, 15 et 17 ans qui ont déjà bu de l'alcool, par année d'enquête.



L'analyse du type d'alcool consommé montre qu'en 2002, parmi les jeunes qui boivent de l'alcool au moins une fois par semaine, 21% déclarent une consommation hebdomadaire de bière et 11% une consommation de vin.

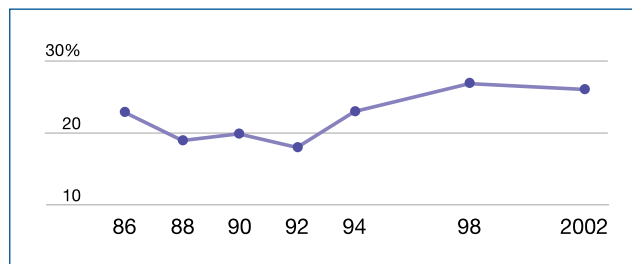
Un jeune consommateur hebdomadaire sur cinq dit boire de la bière au moins une fois par semaine et cette consommation de bière semble stable depuis 1990, après ce qu'on peut estimer être un «pic» en 1986. On observe la même tendance en ce qui concerne le vin : une stabilité depuis 1990 après un «pic» en 1986.

Graphique 3/18 : Association parmi les élèves qui ont déjà bu de l'alcool entre la **consommation régulière de bière (une fois ou plus par semaine)** et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).



En ce qui concerne le type d'alcool consommé chaque semaine, que cela soit la bière (présentée ci-contre) ou les autres types d'alcool (non représentés), l'analyse des caractéristiques socio-démographiques montre que les garçons sont de plus grands consommateurs que les filles pour toutes les sortes d'alcool, avec une nette prédominance pour la bière.

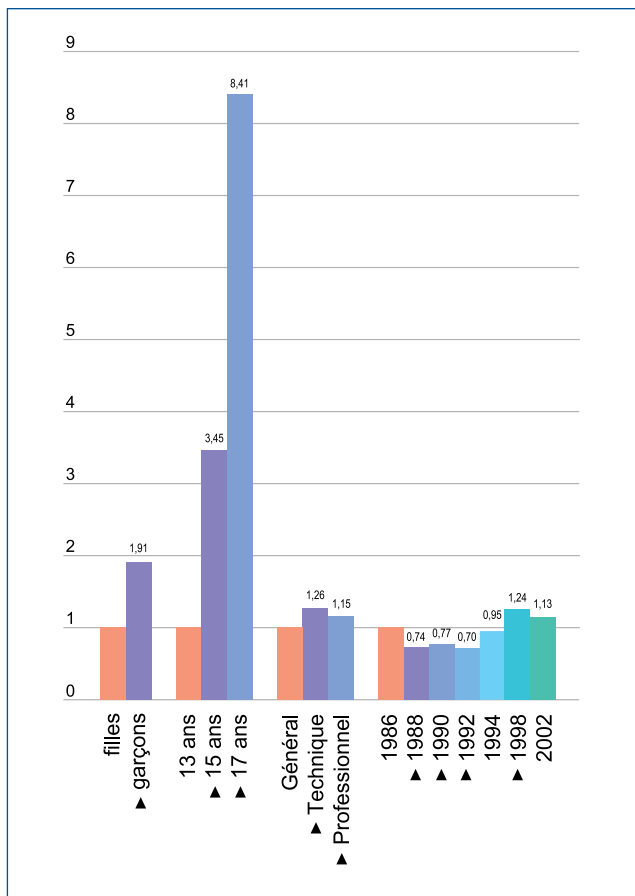
Graphique 3/19 : Proportions standardisées en % des élèves qui déclarent **avoir été ivre plus d'une fois**, par année d'enquête.



Une autre façon d'approcher la consommation abusive est de questionner les jeunes sur le nombre de fois où ils ont déjà été «ivres».

On observe une tendance à la hausse de 1986 à 2002 du nombre de jeunes déclarant avoir déjà été ivre plus d'une fois.

Graphique 3/20 : Association entre le fait d'avoir été ivre plus d'une fois et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).



Le fait d'avoir déjà été ivre se remarque surtout chez les garçons et augmente en fonction de l'âge.

La consommation d'alcool

PHOTOGRAPHIE ACTUELLE (2002)

Graphique 3/21 : Pourcentage des élèves qui consomment de l'alcool au moins une fois par semaine par sexe, classe et type d'enseignement en 2002.

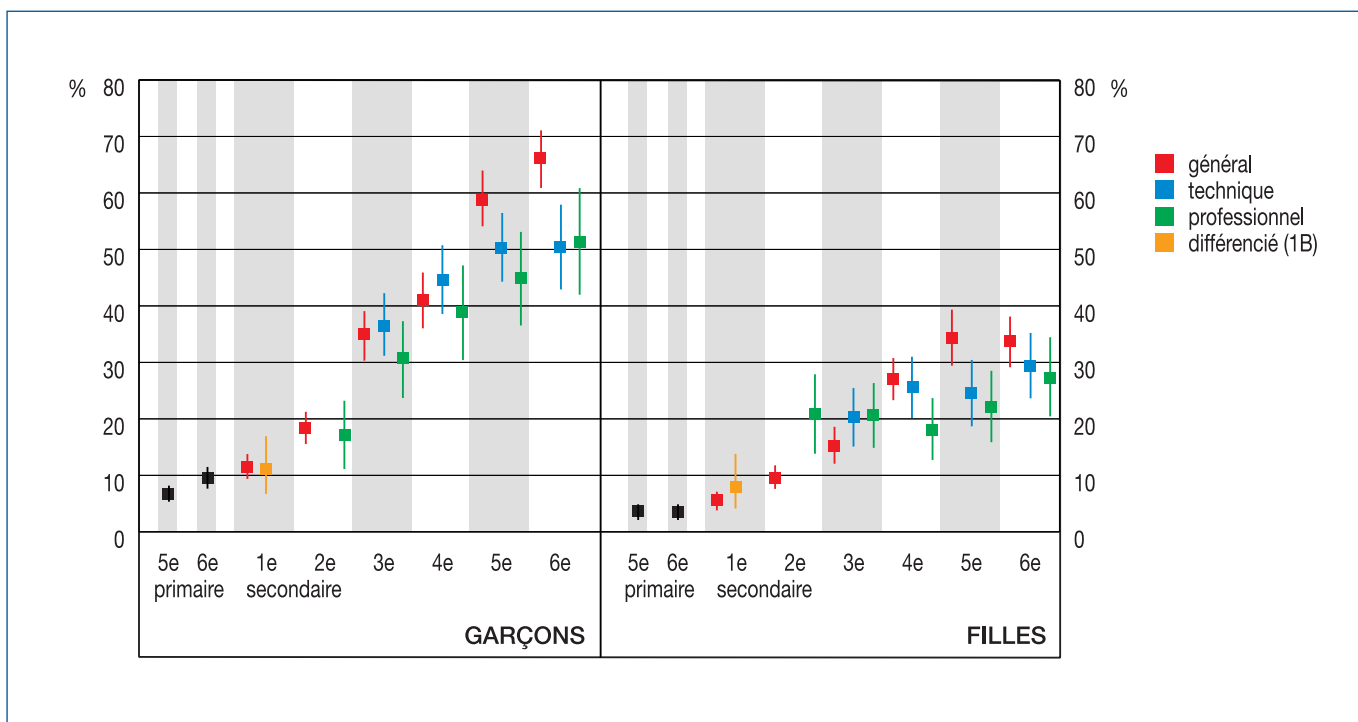
L'analyse de la consommation hebdomadaire d'alcool par sexe, classe et type d'enseignement confirme une consommation plus élevée chez les garçons que chez les filles.

Les distributions par type d'enseignement sont relativement similaires parmi les élèves de chaque sexe : on observe une certaine stabilité jusqu'à la deuxième secondaire, puis une augmentation, moins visible chez les filles, sur les trois dernières années d'enseignement.

On observe tant chez les garçons que chez les filles une différence entre les types d'enseignement : les jeunes de l'enseignement général semblent plus nombreux que ceux de l'enseignement technique et ces derniers plus nombreux que les élèves du professionnel à boire de l'alcool chaque semaine. Ceci est confirmé par la littérature qui met en évidence un gradient de consommation d'alcool plus important dans les classes socio-économiques plus favorisées.

Concernant les grands consommateurs (résultats non représentés), une nette tendance à la hausse s'observe dès la première ou deuxième secondaire. Pour ce groupe particulier, on observe une différence entre les types d'enseignement en faveur du général.

En Belgique, l'enquête santé par interview de 2001, montre que 2% des jeunes de 15-24 ans déclarent boire quotidiennement de l'alcool (ISSP, 2001). Toutefois, 22% (contre 16% en 1997) consomment au moins une fois par mois six verres ou plus le même jour. Les jeunes de 15 à 24 ans boivent surtout le week-end (vendredi inclus) et consomment de préférence de la bière. Par rapport à la population générale, les jeunes se démarquent par une plus faible proportion de consommateurs et surtout de consommateurs réguliers.



La consommation d'alcool

RÉSUMÉ

La consommation régulière d'alcool est relativement stable au cours du temps. En 2002, 27% de ceux qui ont déjà bu de l'alcool sont considérés comme consommateurs hebdomadaires (soit environ 20% du total des jeunes de 13, 15 et 17 ans).

La tendance à l'augmentation du pourcentage des jeunes qui ont déjà bu jusqu'à l'ivresse est inquiétante. En terme de santé publique, ce n'est pas tant la consommation d'alcool en soi qui occasionne des problèmes que les risques que cette consommation abusive entraîne pour d'autres comportements tels que la conduite d'un véhicule, la violence ou les relations sexuelles non protégées et/ou non désirées. La réduction des risques de l'abus d'alcool doit s'intégrer dans tout contenu de programmes de prévention.

Le cannabis et l'ecstasy

ÉVOLUTION DE 1994 À 2002

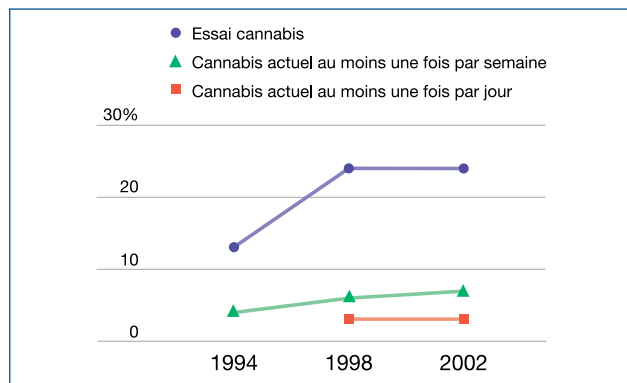
CANNABIS

La plupart des études sur les jeunes, en Europe et en Belgique, mettent en évidence une augmentation de la prévalence d'usage de cannabis dans cette population. De plus en plus répandu, l'usage du cannabis concerne aussi bien les jeunes que les moins jeunes. L'étude CATI (de Smet et al., 2001) montre une augmentation de la consommation de cannabis chez les adultes de 18 à 49 ans. Entre 1994 et 1999, les proportions (ajustées pour le sexe, l'âge, le niveau d'éducation et la région) des personnes ayant fumé du cannabis au moins une fois sont passées de 10,1% à 22,1%, doublant ainsi en 5 ans. Dans la même population, durant la même période, les proportions ajustées de ceux qui ont fumé du cannabis le mois précédant l'enquête ont augmenté de 0,6% à 3%. Banalisé, le «joint» devient omniprésent dans la société. L'étude CATI révèle qu'en 1999, 68% des personnes de 18 à 49 ans pensent pouvoir se procurer facilement du cannabis. Les usagers de tous âges consomment généralement pour le plaisir et la détente. L'usage répété et son abus entraînent une dépendance psychique moyenne à forte selon les individus. Le dernier rapport de l'Observatoire européen des Drogues et des Toxicomanies confirme que le cannabis est encore actuellement la drogue illicite la plus largement utilisée, suivie par l'ecstasy (OEDT, 2003).

L'enquête «Santé et bien-être des jeunes» donne des renseignements sur le nombre et les caractéristiques de jeunes consommant régulièrement du cannabis.

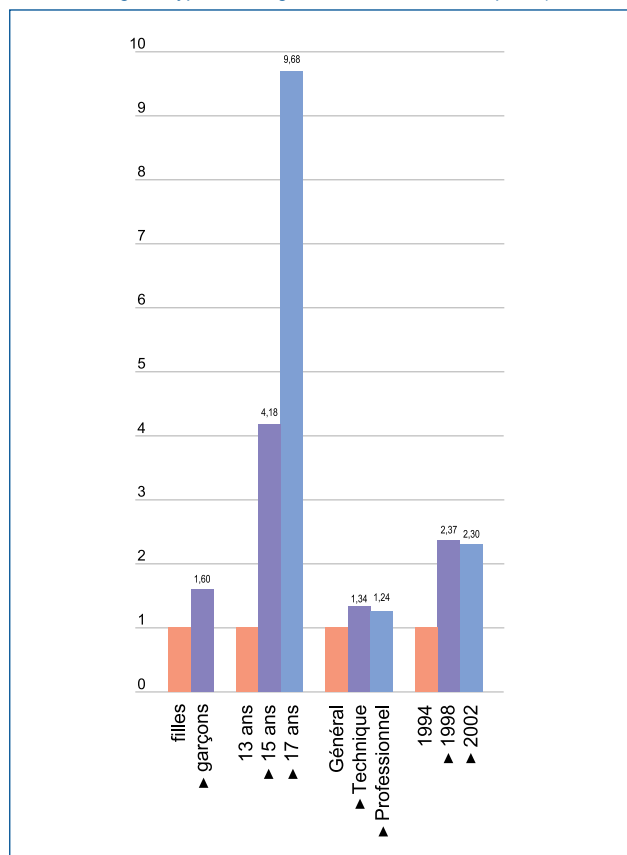
L'étude sur la consommation de cannabis s'est intéressée à l'essai de la substance par la question «as-tu déjà fumé du cannabis ?», à la consommation actuelle ainsi qu'à sa régularité. L'évolution des questions concernant le cannabis au cours des différentes enquêtes rend les comparaisons difficiles. C'est pourquoi seuls les résultats des trois années d'étude sont présentés ci-dessous. Notons également que les questions concernant les drogues illicites ne sont pas posées aux élèves de l'enseignement primaire.

Graphique 3/22 : Proportions standardisées en % des élèves de 13, 15 et 17 ans qui déclarent avoir déjà consommé au moins une fois du cannabis, ceux qui déclarent en consommer au moins une fois par semaine et ceux qui déclarent en consommer au moins une fois par jour, par année d'enquête.



En 1994, 13% des jeunes ont répondu avoir déjà consommé du cannabis. Ils étaient 24% en 1998 et en 2002 à avoir déjà fait un essai de consommation de cannabis. On observe donc un quasi-doublement de la prévalence de l'essai de cette substance entre 1994 et 1998. Parmi l'ensemble des élèves de 13, 15 et 17 ans, la consommation hebdomadaire augmente de 4 à 7% entre 1994 et 2002. En 1998 comme en 2002, 3% de l'ensemble des jeunes de 13, 15 et 17 ans déclarent consommer au moins une fois par jour du cannabis.

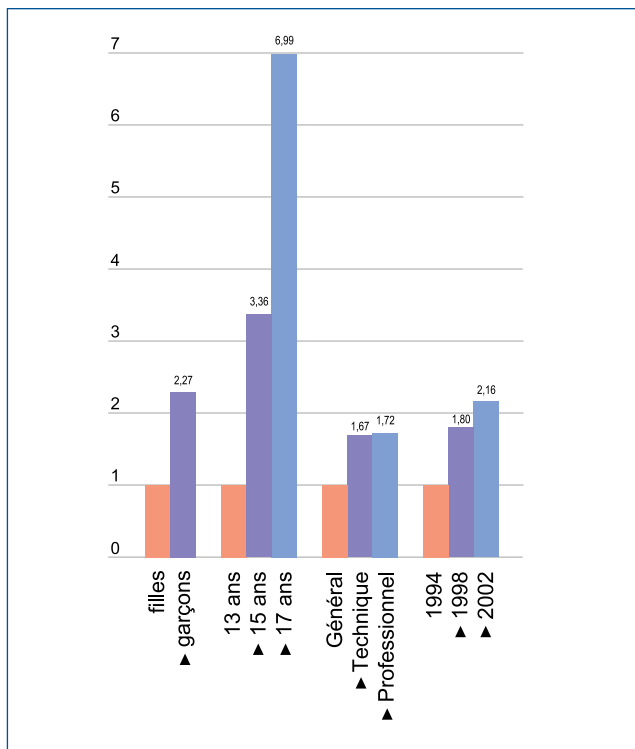
Graphique 3/23 : Association entre le fait d'avoir essayé le cannabis et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).



C'est parmi les garçons et les élèves de l'enseignement technique et professionnel que l'on trouve le plus de jeunes ayant déclaré avoir essayé du cannabis. C'est également parmi les plus âgés que cet essai de consommation est le plus important.

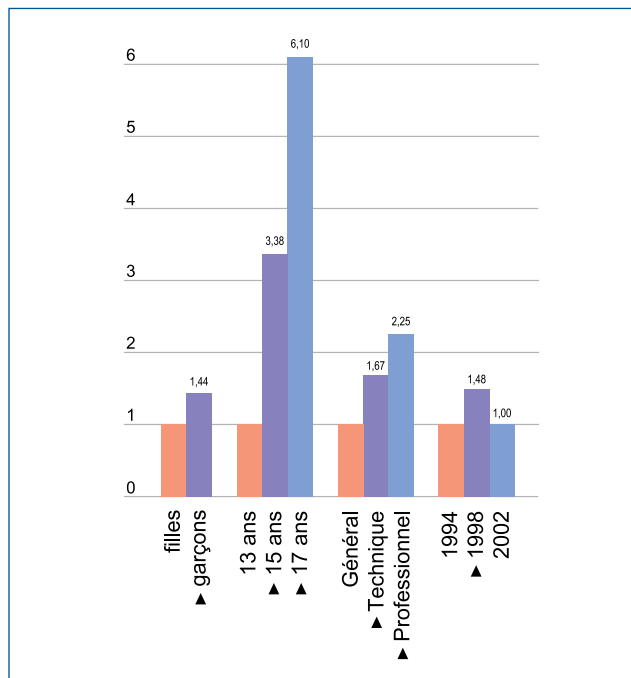
L'analyse montre un accroissement du phénomène entre 1994 et 2002.

Graphique 3/24 : Association entre le fait de **consommer du cannabis une fois ou plus par semaine** et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).



▲ Ce comportement est associé, comme pour l'essai de consommation, avec le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête.

Graphique 3/26 : Association entre le fait d'**avoir essayé l'ecstasy** et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).

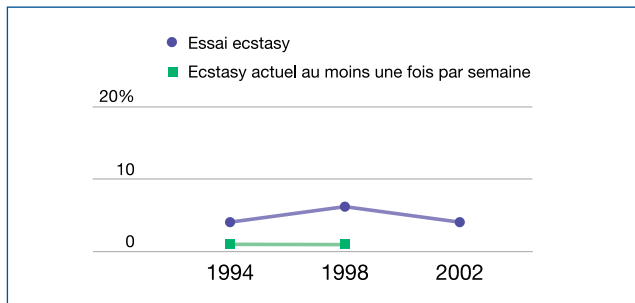


▲ En terme de profil d'expérimentation chez les jeunes, nous observons un risque plus élevé dans le groupe des garçons, des jeunes de l'enseignement professionnel puis technique, et parmi les plus âgés.

ECSTASY

L'ecstasy est un produit illicite, considéré comme stupéfiant en Belgique. L'ecstasy est une substance fabriquée par synthèse, à partir de produits chimiques. Elle est consommée pour ses effets psychoactifs avec notamment une recherche de plaisir et d'amélioration des performances.

Graphique 3/25 : Proportions standardisées en % des élèves de 13, 15 et 17 ans qui déclarent **avoir déjà consommé au moins une fois de l'ecstasy** et ceux qui déclarent en **consommer au moins une fois par semaine**, par année d'enquête.



▲ Dans notre échantillon, l'essai d'ecstasy présente une légère élévation transitoire entre 1994 et 2002, passant de 4% à 6% entre 1994 et 1998 et revenant à 4% en 2002.

En 1994 tout comme en 1998, 1% des jeunes déclarent en consommer au moins une fois par semaine.

La consommation de cannabis

PHOTOGRAPHIE ACTUELLE (2002)

Graphique 3/27 : Pourcentage des élèves qui déclarent **avoir déjà fumé du cannabis** par sexe, classe et type d'enseignement en 2002.

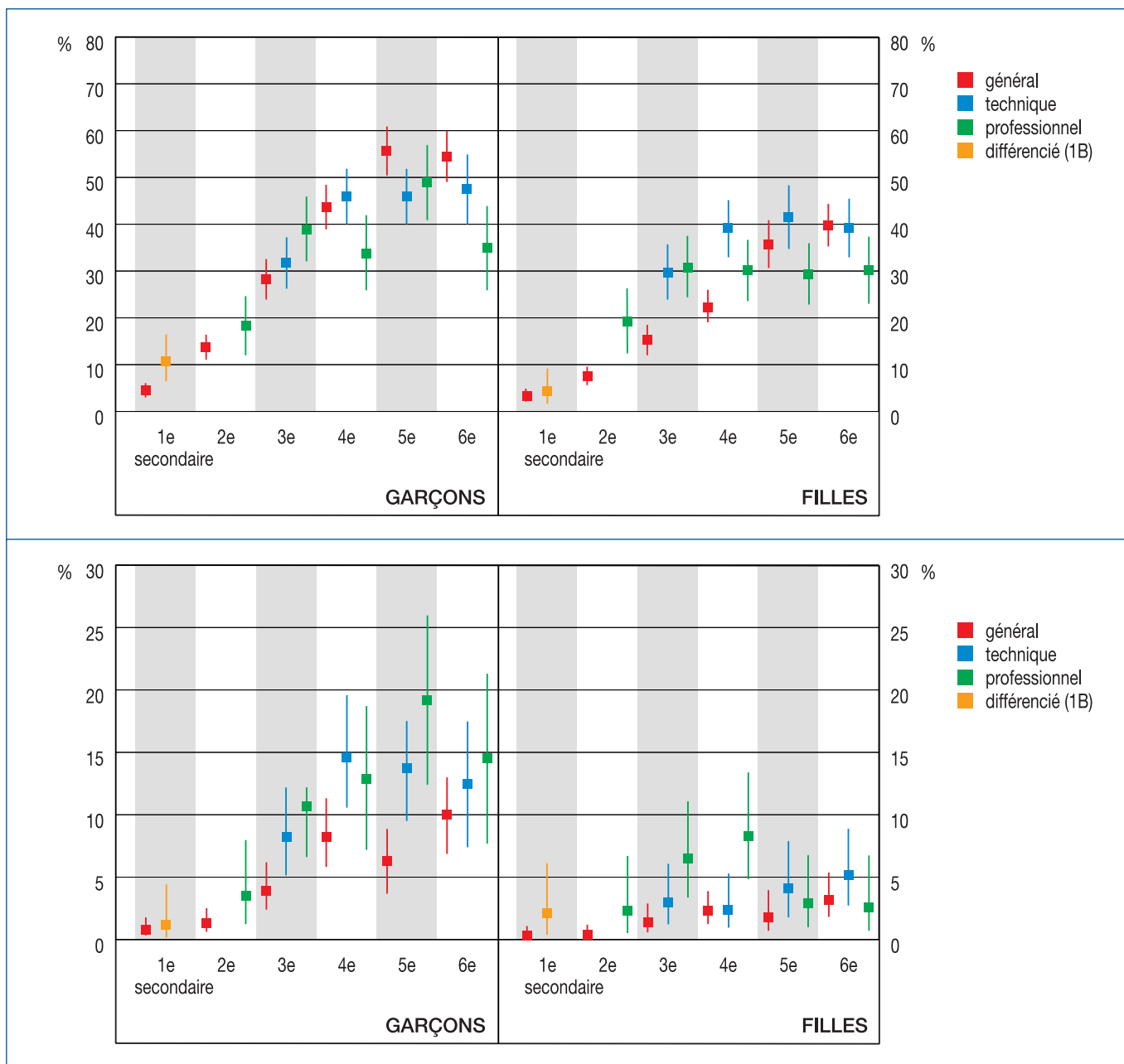
▼
L'essai de cannabis analysé par sexe, classe et type d'enseignement montre une prévalence qui augmente par palier entre chaque classe dans le secondaire inférieur et qui se stabilise dans le secondaire supérieur.

Cette augmentation se stabilise dans le secondaire supérieur tant chez les filles que chez les garçons.

Faut-il faire une enquête dans une école avant de commencer un projet de prévention des produits psychotropes ?

Notre réponse est la même que celle des chapitres précédents. Il ne semble pas a priori utile de faire une enquête du même type que celle présentée dans ces pages.

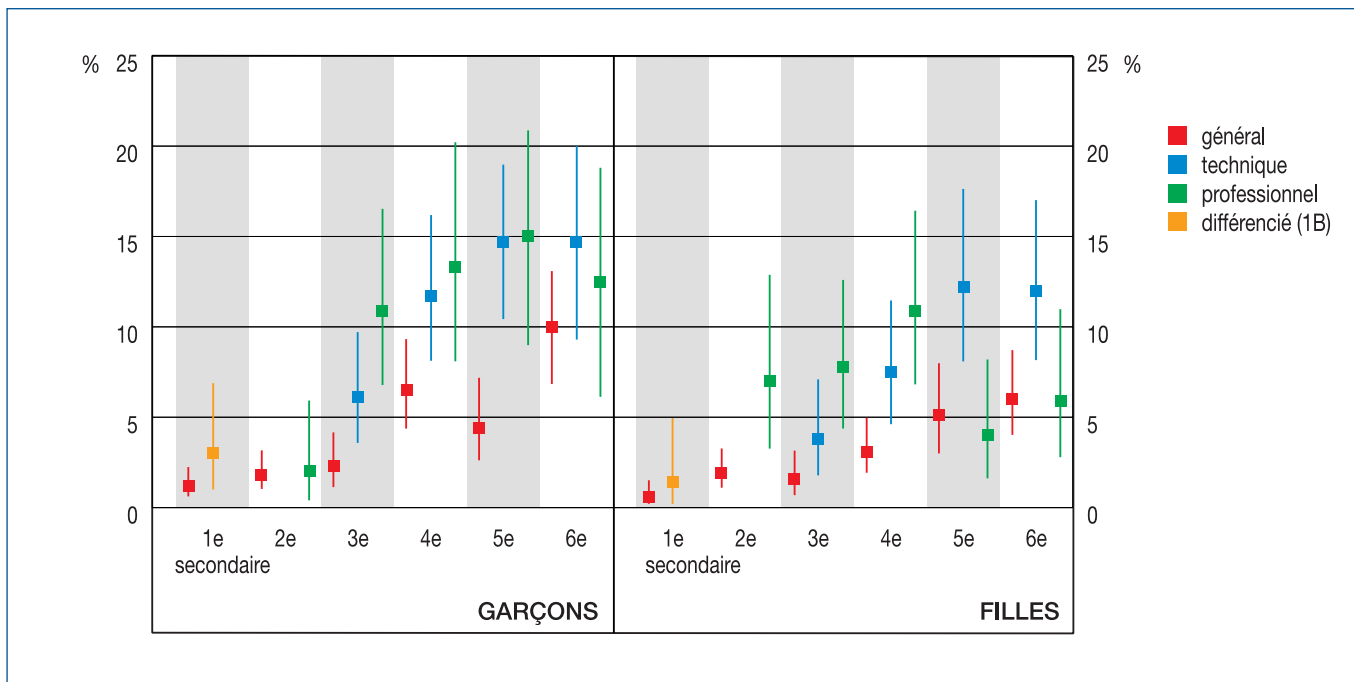
Rappelons que dans les photographies actuelles présentant la distribution par sexe, par niveau et par type d'enseignement, la barre verticale indique l'intervalle de confiance à 95%. Cela permet de dire que si on reconduit la même enquête dans la même population, on a 95% de chance de trouver un résultat qui soit situé dans l'intervalle de confiance présenté dans les photographies actuelles.



▲
Graphique 3/28 : Pourcentage des élèves qui déclarent **fumer du cannabis au moins une fois par jour**, par sexe, classe et type d'enseignement en 2002.

La consommation journalière du cannabis commence pour moins de 5% dès la première année du secondaire.

Les pourcentages restent relativement peu élevés chez les filles, par comparaison à ceux des garçons. En fin de secondaire, plus de 10% des garçons déclarent consommer du cannabis chaque jour.



▲ Graphique 3/29 : Pourcentage des élèves qui déclarent avoir déjà pris de l'ecstasy au moins une fois, par sexe, classe et type d'enseignement en 2002.

En 2002, les caractéristiques précédemment décrites pour les consommateurs sont confirmées :

- Il y a plus d'expérimentation parmi les garçons que parmi les filles.
- Les jeunes de l'enseignement technique et professionnel sont proportionnellement plus nombreux à expérimenter ce produit que les jeunes de l'enseignement général, et cela tant parmi les filles que parmi les garçons.
- On observe une augmentation avec le niveau scolaire, l'âge étant un facteur explicatif de ce phénomène.

La polyconsommation des drogues

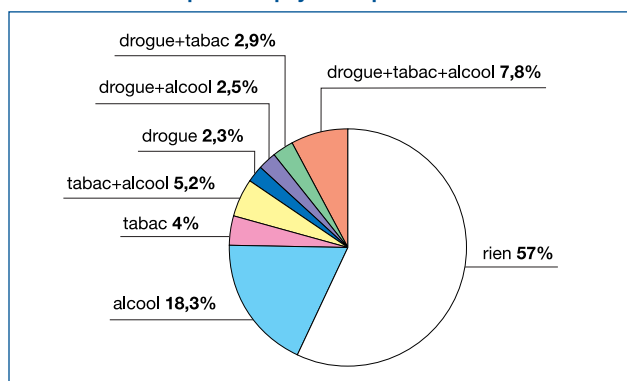
PHOTOGRAPHIE ACTUELLE (2002)

Si la consommation d'ecstasy reste relativement peu répandue, l'utilisation de ce type de produit touche une grande diversité de milieux sociaux et occasionne une forte pluralité de modes de consommation avec une tendance à la polyconsommation de substances psychoactives. La consommation de drogues de synthèse s'accompagne en effet souvent d'autres consommations notamment d'alcool, ou encore de cannabis pour atténuer la descente d'ecstasy. Dans certains cas, les jeunes consomment ce qu'ils trouvent ou peuvent se procurer un produit pouvant en rendre un autre plus actif. Les drogues ne sont pas seulement réservées aux soirées et se retrouvent parfois dans les milieux scolaires, le monde du sport et des autres loisirs.

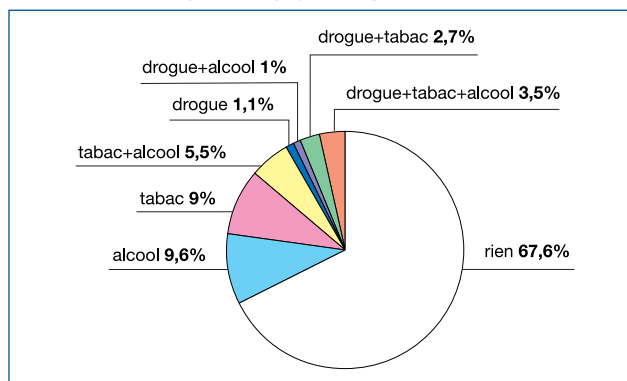
Les consommations d'alcool et de tabac sont également associées l'une à l'autre dans la plupart des études auprès des jeunes (Kohn, 2000, 2002 et 2003).

Le concept de «polyconsommation» a été construit à partir des items suivants : fumer du tabac, ou boire de l'alcool chaque semaine, ou encore avoir consommé une drogue illicite au moins 3 fois au cours des 12 derniers mois. Les médicaments n'ont pas été pris en compte.

Graphique 3/30 : Répartition en % des garçons par rapport à leur consommation de produits psychotropes en 2002.



Graphique 3/31 : Répartition en % des filles par rapport à leur consommation de produits psychotropes en 2002.



▲ Ces deux graphiques présentent la répartition des types de consommations afin d'évaluer la polyconsommation de drogues licites ou non parmi les garçons et parmi les filles.

Une majorité de garçons (57%) et de filles (67,6%) déclare ne consommer ni drogue illicite ni alcool ni tabac.

La consommation des trois types de produits survient chez 7,8% des garçons et 3,5% des filles de notre enquête.

4,1% des garçons et 9% des filles ne consomment «que» du tabac (au moins une fois par semaine) et 18,3% des garçons et 9,6% des filles ne consomment «que» de l'alcool au moins une fois par semaine.

5,2% des garçons et 5,5% des filles consomment tabac et alcool chaque semaine.

Le cannabis et l'ecstasy La polyconsommation

RÉSUMÉ

Les fréquences d'essai et de consommation régulière de cannabis de 13 à 17 ans confirment une certaine banalisation du phénomène et dans certains cas une augmentation de celui-ci.

Dans cette population de jeunes scolarisés, environ un quart d'entre eux a déjà consommé du cannabis et 3% de l'ensemble des jeunes sont des consommateurs journaliers.

Cette banalisation est particulièrement sensible chez les garçons de l'enseignement professionnel où le niveau d'expérimentation dépasse les 60% et le pourcentage de consommateurs réguliers peut atteindre 20% dans certaines années scolaires.

Dans notre enquête, le taux de consommation de l'ecstasy reste stable et est relativement faible : l'ecstasy a été expérimenté en 2002 par 4% des jeunes enquêtés ; 1% se déclarant consommateur régulier.

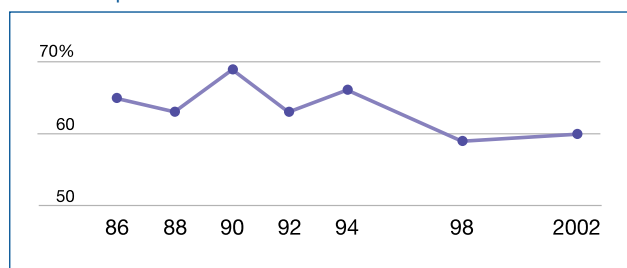
Plus de la moitié des filles et des garçons ne consomment pas de produits psychotropes licites ou illicites. Ils sont 7,8% des garçons et 3,5% des filles à avoir consommé au moins 3 produits.

Le port de la ceinture de sécurité

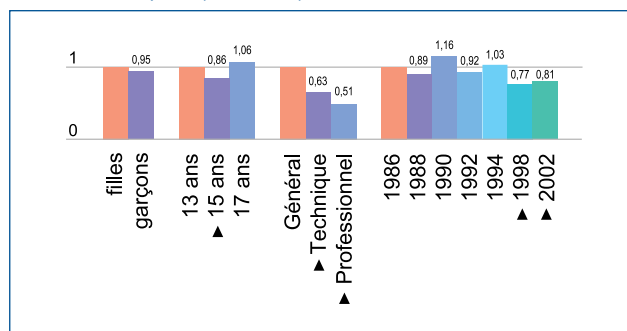
ÉVOLUTION DE 1986 À 2002

Le port de la ceinture de sécurité est un phénomène intéressant, combinant une prise de risque (parfois volontaire) du jeune et un résultat de la socialisation familiale.

Graphique 3/32 : Proportions standardisées en % des élèves qui déclarent porter toujours ou souvent la ceinture de sécurité, par année d'enquête.



Graphique 3/33 : Association entre le fait de mettre toujours ou souvent la ceinture de sécurité et le sexe, l'âge, le type d'enseignement et l'année d'enquête (OR ou RC).



▲ En 2002, 60% des jeunes ont déclaré porter la ceinture de sécurité en voiture toujours ou souvent. Cette prévalence est restée stable entre 1986 et 1994 et a diminué significativement depuis cette cinquième enquête.

On n'observe pas de différence entre filles et garçons pour le port de la ceinture de sécurité en voiture.

Les élèves de l'enseignement technique et professionnel sont moins nombreux à utiliser régulièrement la ceinture de sécurité en voiture en comparaison aux jeunes de l'enseignement général.

Depuis 1998, et en comparaison avec 1986, on observe une tendance statistiquement significative à la baisse de l'usage de la ceinture de sécurité parmi les jeunes.

Les pistes

Consommation et liberté

Actuellement, l'usage du tabac, de l'alcool ou du cannabis est catégorisé comme «mode» ou «habitude de vie», ce qui laisse supposer qu'il s'agit d'un choix individuel. Cette conception engendre non seulement des réactions de culpabilisation du «grand» consommateur, mais également une valorisation des campagnes d'information et d'éducation destinées à réduire la demande du produit. La forte connotation morale que comporte l'idée de «choix», connexe à celle de «liberté», introduit des confusions d'ordre politique mais aussi stratégique, lorsqu'il s'agit de mettre en place des processus de prévention de produits psychotropes qui provoquent une accoutumance.

L'adoption de comportement par le jeune relève d'un ensemble de mécanismes s'articulant conjointement. La prévention de l'usage de drogues ou de leur usage abusif selon les cas, devrait intégrer les études de situation qui font que des jeunes commencent et continuent à consommer tel ou tel produit et que d'autres, dans les mêmes situations, restent abstinents ou expérimentateurs.

La socialisation à l'adolescence

Les comportements à risque, tout comme les comportements de protection, sont les résultats de nombreuses interactions.

La première est la socialisation familiale où le jeune observe et reproduit des comportements parentaux comme le (non-)port de la ceinture de sécurité ou divers types de consommation principalement le tabagisme, la consommation d'alcool ou de médicaments. Les jeunes ont d'autant plus de risque de fumer qu'un ou deux de leurs parents fument. Dans certains cas, les inégalités sanitaires en ce domaine se transmettent de génération en génération.

En ce qui concerne l'alcool, une analyse faite avec les données de 1988 montrait que les garçons de 11 ans qui disaient boire de l'alcool chaque jour le faisaient en famille, l'alcool étant présent sur la table chaque jour. Même s'il s'agissait de bière peu alcoolisée ou de vin coupé d'eau, c'est bel et bien un exemple de socialisation familiale d'un type de consommation de produits psychoactifs.

Le résultat d'une telle socialisation n'est pas forcément négatif dans la mesure où elle peut permettre l'apprentissage d'un usage modéré et contrôlé de ce produit.

Une deuxième influence des jeunes est celle de leurs pairs. Il est courant d'observer que le jeune a plus de risque de fumer s'il fait partie d'un groupe où la majorité des jeunes fument. Toutefois les choses ne sont pas aussi simples qu'elles ne paraissent dans la mesure où les jeunes ne fréquentent pas par hasard tel ou tel groupe.

Un troisième aspect qu'il est nécessaire de considérer concerne l'adolescence comme période d'initiation à l'âge adulte et d'expérimentation de comportements adultes. Il est normal d'observer une adoption progressive de nouveaux comportements, dont les conduites à risque, qui sont loin d'être le monopole des adolescents. C'est ainsi qu'un jeune peut être un fumeur occasionnel de cannabis sans pour cela devenir consommateur journalier.

Ensuite, on observe parfois de manière transitoire, parfois de manière plus définitive une socialisation secondaire familiale ou sociale «réactive». Le comportement est adopté pour marquer une différence. Le jeune va fumer parce qu'il veut marquer son identité dans un milieu où personne ne fume. Ou encore, il ne va pas fumer alors que pratiquement tout son entourage fume. Ce phénomène est moins important que celui de la socialisation familiale ou amicale mais il ne faut pas le négliger. Notons que la socialisation réactive ne veut pas nécessairement dire conflit même si elle peut aller jusqu'à une opposition conflictuelle avec le monde des adultes.

La socialisation secondaire réactive peut aller jusqu'à la transgression plus ou moins consciente des interdits, notamment par la consommation de produits illicites et la recherche de plaisir.

L'adolescence est une période marquée par une certaine instabilité émotionnelle liée entre autres à une recherche de soi et de ses limites. Les prises de risque existent et constituent autant d'essais parfois nécessaires à la construction du jeune adulte. Selon différentes études, tous les jeunes ne présentent pas la même exposition au risque. Celui-ci dépend du cadre social global dans lequel ils évoluent. Les jeunes bien intégrés dans le milieu scolaire et qui bénéficient d'un environnement familial sans problème ont, dans l'ensemble, des comportements moins dangereux que les autres (Humblet, 1991).

Enfin, on observe aussi l'impact de l'environnement et de politiques sur les comportements des jeunes. Il semble dès lors opportun d'agir via l'environnement habituel des adolescents et notamment sur l'institution scolaire.

Agir en prévention

Les pistes pour l'action à l'école, dans la communauté éducative au sens large ou pour les décideurs politiques, concernent tous ces aspects.

Concernant la consommation de produits psychotropes, on peut citer :

- la réduction de la demande en s'efforçant de diminuer le nombre de jeunes commençant à fumer et offrant aux fumeurs une aide à la cessation tabagique ;
- la réduction des risques : si des jeunes fument, il n'est pas indifférent qu'ils commencent le plus tard possible, fument le moins possible, consomment des cigarettes avec filtre et arrêtent dès que possible ; s'ils consomment de l'alcool, ils ne doivent pas conduire et doivent préférentiellement rester dans un milieu sûr ;
- l'application des lois.

Les programmes sont souvent destinés à un groupe de jeunes homogène par rapport au thème traité. Pour revenir à l'exemple tabac, c'est oublier que dans une classe, il y a des militants anti-tabac, des indifférents, susceptibles de se laisser entraîner, des fumeurs occasionnels qui arrêteraient sans trop d'effort, des fumeurs avérés et même des ex-fumeurs récents ou stabilisés. La prévention ne peut se faire de la même manière pour tous, même si certaines activités, comme l'analyse des publicités détournées de l'industrie du tabac dans ces «prétendues» campagnes de prévention, peuvent bénéficier à chacun (De Bock, 1999).

De plus, une classe n'est pas homogène au point de vue âge et maturité. Par exemple en février et mars 2002, nous avons observé la répartition suivante des jeunes de 15 ans : 25,5% en quatrième secondaire, 54% en troisième secondaire et 17% en deuxième secondaire.

Il est donc nécessaire de prendre en compte :

- les différents besoins objectifs des jeunes : réduction de la demande ou des risques ;
- les différences d'âge, de genre, de maturité en variant les moyens de communication ;
- les différences de consommation entre les filles et les garçons, les premières consommant plus de médicaments et les seconds plutôt de l'alcool et des drogues illicites ;
- les similitudes entre la consommation des filles et des garçons face au tabac ;
- les différences entre types d'enseignement, en informant de manière prioritaire les jeunes de l'enseignement professionnel sur les méthodes d'arrêt du tabagisme et en développant d'abord pour ces élèves les groupes de cessation tabagique ;



- les états face à ces consommations : la normalisation du tabagisme ou de la consommation d'alcool par la socialisation amicale et familiale, le désir d'expérimentation de nouvelles sensations, la recherche du plaisir, l'intention de transgresser des lois, le désir ou non de diminuer une consommation ressentie comme une dépendance, l'influence des publicités concernant ces produits.

Face à ces paramètres, il est illusoire de penser que quelques heures d'information ou de discussion peuvent avoir un impact important sur la consommation de produits psychotropes, surtout si ces animations sont faites par des structures qui ne font pas partie de l'équipe éducative scolaire (comprenant les centres PMS et les services PSE) et qui dès lors ne peuvent accompagner les jeunes tout au long de l'année.

Il est nécessaire de développer des politiques concernant les lieux de vie et de loisirs :

- une politique scolaire cohérente touchant tant les comportements des élèves que ceux des adultes et concernant également le respect de règlements définis de manière consensuelle, un programme scolaire adapté (et intégrant la réduction des risques), des lieux de parole, des centres de référence et d'aide connus et utilisés ;
- une politique qui intègre les parents comme cible et acteurs de la prévention ;
- une politique dont le contenu lucide, refuse de prôner l'abstinence comme seule solution et donc, refuse les positions crispées et passionnelles face aux drogues illicites ;
- une politique cohérente dans les lieux de loisirs et de détente portant principalement sur la réduction des risques au moment de la consommation (de l'ecstasy notamment) ;
- une politique orientée vers les éducateurs (enseignants, parents, etc.) avec une information non culpabilisante portant sur des aspects comme leur rôle de modèle (insuffisamment pris en compte), le tabagisme passif, l'importance du contrôle de la consommation d'alcool ou de cannabis, etc. ainsi que des lieux de partage et de réflexion sur le phénomène de l'adolescence au vingt et unième siècle ;

Tout comme un verre de vin ne fait pas l'alcoolique, un adolescent qui fume occasionnellement du cannabis n'est pas un toxicomane. Cette consommation ne l'entraîne pas forcément vers une consommation de produits plus dangereux. Les éducateurs doivent avoir accès à des informations de base claires, précises et exactes destinées à les aider à accompagner les jeunes à travers l'adolescence.

- une politique nationale, d'une part basée sur les études de l'impact des politiques sur les conduites à risque et d'autre part adaptée aux différents produits ;
- des programmes de prévention portant sur la réduction de la demande, la réduction des risques et la répression de la grande criminalité.

Dans ce domaine, comme dans celui des autres dépendances, il est impératif d'utiliser des méthodes ayant fait leurs preuves (donc évaluées positivement). Il est très aisé en effet de se laisser séduire par des méthodes, outils ou slogans contre-productifs. Pensons au slogan de la (soi-disant) prévention développée par l'industrie du tabac qui dit, aux adolescents, «le tabac, ce n'est pas pour les enfants». Les adolescents sont d'accord, et comme ils ne sont plus des enfants... ils peuvent fumer.

Pour être plus pertinent, il est particulièrement efficace d'associer non seulement la communauté éducative mais les élèves eux-mêmes aux actions menées en matière de prévention. Leurs besoins réels sont ainsi pris en compte et ils sont étroitement associés au choix et à l'élaboration des actions ainsi qu'à la diffusion de l'information. Ce type de démarche exige un projet éducatif clair associé à un encadrement de la part des adultes, encadrement structuré au sein et en dehors des établissements scolaires. Ceci est d'autant plus nécessaire qu'il faut éviter de tomber dans le piège de la démagogie et éviter d'adopter une stratégie intolérante ou inefficace mais recommandée par des jeunes.

De façon générale, la prévention des toxicomanies et des conduites à risque ne peut en aucun cas se réduire à la juxtaposition de quelques actions ponctuelles de sensibilisation ou d'information, qui plus est dans un cadre dit «sécuritaire» comme le propose par exemple la police. La prévention doit s'intégrer dans une démarche positive et globale de promotion de la santé et de développement du sens des responsabilités des élèves vis-à-vis d'eux-mêmes comme vis-à-vis d'autrui. Elle se décline à chaque étape du projet d'école ou d'établissement.

La prévention des conduites à risque dans les établissements scolaires se fonde sur un certain nombre de principes qu'il convient de rappeler :

- Les actions de prévention s'inscrivent dans un projet éducatif d'ensemble cohérent prenant en compte la santé des élèves et le développement progressif de leur responsabilité dans la société.
- L'établissement scolaire constitue un des lieux de vie des élèves, et donc une instance privilégiée pour la prévention. La responsabilité de l'ensemble des enseignants est pleinement engagée dans ce devoir de prévention.
- En matière de prévention, l'école est naturellement amenée à faire appel à des partenaires extérieurs. L'intervention de ces partenaires est placée sous la responsabilité des établissements et des services PSE et doit s'effectuer toujours, au sein d'un travail d'équipe, en présence et avec la collaboration des enseignants.
- Il convient de se concentrer sur l'information de base et les motifs qui poussent à la consommation et aux abus plutôt que sur l'information technique sur les substances.
- Il n'est pas recommandé de mettre l'accent sur les dangers («histoires horribles») que comporte la consommation des substances, danger qui attire certains jeunes.
- Il est nécessaire de développer des programmes de sensibilisation des parents qui concernent tous les produits y compris l'alcool, et qui «dépassionnalisent» les drogues illicites par rapport aux drogues légales, et cela dans tous les groupes sociaux.

Les fiches SANOMETRE n°41 à 51 ainsi que la fiche TECHNIQUE n°6 présentent les structures actives en prévention des dépendances en Communauté française de Belgique (voir le site internet <http://www.ulb.ac.be/esp/promes>).

Ces structures ne présentent pas des programmes «clé sur porte» et ne se substituent ni aux parents ni aux enseignants ou autres éducateurs. Ils privilégient l'écoute et l'accompagnement, en développant par exemple la fonction d'adultes référents dans les établissements.

